

Jacques Almira



## L'amour du souvenir et le souvenir de l'amour

**M**ontesquieu écrit dans les *Lettres persanes* : "Je voudrais qu'on respectât les livres originaux." Ils ne sont, en effet, pas si nombreux et l'on aimerait plus souvent devoir en rendre compte.

Avec *le Lac de Caresse* (1), Renaud Camus continue une œuvre qu'il faut ranger parmi les plus originales de cette époque. Dans une prose qui lui est propre, à la fois libre, baroque et d'une irréprochable tenue, il nous raconte selon son procédé habituel de l'écho et de l'évocation, sans nous la dire, une histoire d'amour. "Vous seriez roi, nous voyagerions ensemble, il y aurait un dieu, tu serais écrivain, ne ris pas, je serais amoureux de toi, tu me ferais souffrir, nous nous serions quittés, ce serait la nuit ; lui ne pourrait pas dormir, on parlerait de guerre, longtemps je me serais couché de bonne heure. Votre chagrin serait une phrase, un obscur petit livre, une image de lanterne magique, une possibilité parmi tant d'autres, un vain mot." Ce court livre tient à la fois du poème en prose et du manifeste. Les continents sont pleins, les lieux trop arpentés, les campagnes et les regards trop étroitement circonscrits, les montagnes mécanisées et les mers tarifées, mais il reste pour l'art et pour la liberté encore un peu de jeu. D'ailleurs, il n'y a de vrai que la littérature et l'art. Aussi, comme Heidegger dans ses *Holzwege*, Renaud Camus avance, raconte, nous enchante, moins préoccupé du but à atteindre, qui reste aléatoire, que du chemin emprunté pour y parvenir. Chemins qui n'ont souvent devant eux rien d'autre, en face, que le pur espace et la saison.

Cette errance sur le chemin se fait d'abord dans le langage, lieu magique de la création. Aussi,

**Le Lac de Caresse et l'Élégie de Chamalières**  
de Renaud Camus

**L'Amour nomade et Huit petites études sur le désir de voir**  
de Patrick Drevet

**Ai-je une patrie**  
d'Henri Thomas

1. Editions P.O.L., 80 p.

dans *l'Élégie de Chamalières* (2) reprend-il la même démarche que dans *le Lac de Caresse*, appliquée, cependant, à un thème différent : le lieu d'origine. Il analyse le principe même qui fonde la généalogie, l'archéologie, c'est-à-dire la science du commencement. *"Comme s'il n'existait jamais de page vraiment blanche en somme, seulement des palimpsestes ou de ces riches papiers d'Auvergne tels qu'il s'en fabriquait jadis dans les moulins de la Tiretaine à Chamalières, et si perçait sous chaque mot, sous la moindre de nos idées, de nos tournures, sous la plus insignifiante de nos phrases avec les minuscules fleurs des champs prisonnières de la pâte et du grain, d'obscurités et fratricides querelles de priorité, d'immémoriales contestations de propriété, les pires incertitudes de paternité."* Si chaque chose renvoie à quelque chose qui lui préexiste, la mise en rapport de ces éléments divers provoque une sédimentation où le poète reconnaît le sens ; le jeu d'écho est incessant et le style devient le reflet de la vie même, son fondement. L'histoire renvoie à la vie, la vie aux livres, ces derniers aux textes qui leur préexistent et tout ensemble au mouvement éternel.

**Un amour  
revêcu  
sur le mode  
du souvenir**

Patrick Drevet non plus ne croit pas aux romans dont l'anecdote prend le pas sur la liberté du récit, par un système d'évocations successives conduites par une logique intérieure, il construit peu à peu un monde, nous donne à voir ses personnages et nous raconte une très belle histoire d'amour. Le narrateur de *l'Amour nomade* (3), sorti à peine d'une adolescence rêveuse et frustrée, rencontre dans une boîte de nuit Marc. Ce garçon l'attire, mais la relation entre eux ne se sédimentera que peu à peu, pendant les six années qu'ils se fréquenteront, en se voyant moins en définitive qu'ils ne s'écriront, comme si dans les lettres on était plus intimes : *"Nous écrivant et nous lisant, nous nous investissions des*

*prérogatives des personnages fictifs, nos rencontres avaient le caractère exemplaire de celles des héros. C'était préserver nos images des outrages dont une fréquentation impatiente les aurait altérées.*" Marc est une sorte de fantôme devenu réel, fugitif : *"La magie de sa présence tenait à ce qu'elle remuait une nostalgie inidentifiable. Il intimidait à proportion de la culpabilité que nous ressentons d'avoir perdu l'enfance, la faculté d'être effaré, le don de s'extasier."* Le charme de Marc s'exerce sur tous ses amis. Olivier, le beau garçon sain et sans mystère, Bertrand, l'amant, Nathalie, et Sylvie avec laquelle Marc vivra. Au contact de Marc, le narrateur, à travers le souvenir et l'écriture, fait la vertigineuse et magique expérience de l'amour. Un amour revécu sur le mode du souvenir après que vingt ans se sont écoulés. *"C'est le visage de ma jeunesse qu'il m'est donné de voir, qui m'est étranger désormais ainsi que la qualité de la sensibilité dont son émotion témoigne. Je sais que j'ai connu cet état d'adoration avec Marc. J'ignorais qu'il s'agissait d'une grâce. Marc me tenait lieu de référence. Rien de ce que je vivais en dehors de lui ne me paraissait avoir assez d'importance pour que je m'y investisse."* On devinait Marc détenteur de gestes propres à éveiller en chacun tout un possible étouffé. Pourtant, Marc ne voulait s'attacher à personne. Par touches successives, au fil de ses souvenirs qui reviennent par bribes, Patrick Drevet crée le personnage de Marc sous nos yeux, il nous le donne à voir et le fait exister, d'abord, par la perception que nous en avons. La démarche de Patrick Drevet a quelque chose de très phénoménologique. Il préfère ce qui s'offre à la perception à la psychologie, qui use souvent de présupposés. D'ailleurs tous les personnages sont décrits avec la même précision quasi clinique et la même perspicacité. Que ce soit Olivier, Nathalie ou Mme Méléze la logeuse. Ces figures sont vivantes parce que nous les percevons. En même temps que cet admirable roman,

**Quelque chose de phénoménologique**

2. Editions P.O.L, 96 p.  
3. Gallimard, 224 p.

Patrick Drevet publie un essai qui pourrait servir de préface à *l'Amour nomade*. Avec ses *Huit petites études sur le désir de voir* (4), Drevet interroge la perception comme seul vrai moyen d'entrer en contact avec le monde réel et imaginaire. Lyon, c'est d'abord ce que je perçois de la ville. L'air, les odeurs, la lumière, les couleurs, les bruits. Il parle d'"*ambiance lyonnaise*" et décrit la ville "*de l'intérieur*", comme il la perçoit sans prétendre qu'un autre puisse la regarder comme il la voit. Eluard dit que le poète est celui qui donne à voir. Notons dans cet essai un précieux petit texte sur la lecture comme parole silencieuse. L'expérience de la lecture ou de l'écriture ne remplace pas l'expression vécue, mais elle permet d'assister au monde sans y participer, sans y être engagé, comme témoin.

Comme un  
poème plein de  
lumière

C'est aussi un souvenir d'enfance, un souvenir d'amour qui sert de prétexte à Henri Thomas pour écrire un de ces charmants petits romans dont il a le secret et qui feront notre plaisir de l'été. Court et savoureux roman, *Ai-je une patrie* (5) reprend les thèmes chers à l'écrivain. La patrie du poète, c'est l'écriture, le lieu où s'exprime la liberté de l'être. Le récit n'est pas construit comme un ennuyeux roman réaliste qui raconterait une histoire vécue, ce sont les instants du souvenir, mélanges de perceptions, d'impressions, d'événements vécus et d'imaginaire. Comme un poème plein de lumière et de vie, *Ai-je une patrie* raconte les éclairs de soleil des jours d'été, le rire de Suzanne, le chant inoubliable de Ginette. "*J'essaie d'expliquer la venue de l'écriture dans une vie, la mienne [...]. J'avais une autre vie dans mon silence que je ne préférerais pas à celle des grandes personnes peut-être, mais qui m'occupait totalement, qui ne m'a pas quitté, qui était mienne, sans langage.*" L'écriture seule permet de rendre vivants les instants disparus, elle fait revivre le passé et sauve, en le créant par l'art, l'essentiel d'une vie. ■

4. Gallimard, 128 p.  
5. Gallimard, 112 p.